

MÉMORIAL NÉUROLOGIQUE.

Quand on les voit s'éteindre, ces gens de vieille roche, comme disait Mme de Sévigné, on se sent le cœur navré, d'abord, parce que les relations de famille ou d'amitié qui les rattachaient à nous, nous avaient mis à même d'apprécier leur mérite et leurs vertus, ensuite parce que leur âge avancé, leurs souvenirs éloignés et leurs mœurs patriarcales nous rappelaient les beaux temps de nos aïeux. Ce sont les derniers lambeaux de la vieille société française qui s'en vont. Et voilà pourquoi nous avons un double motif de les pleurer, les chers trépassés.

L'hiver dernier, c'était notre vieil Homère canadien, M. de Gaspé, le gentilhomme écrivain, dont nous avions à déplorer la perte; il y a quelques jours, une aimable et sainte femme, qui, pour s'être éteinte sans bruit, n'en avait pas moins joué autrefois un rôle brillant sur la scène de notre petit monde canadien.

Douée en effet de qualités physiques et morales qui fixent l'attention de tout un cercle, de toute une époque sur la femme qui les possède, Mme Ursule Luce Agathe Mercier (née Lagueux) était une de ces rares personnes qui se peuvent vanter, à bon droit, d'avoir laissé l'empreinte de leur esprit et le parfum de leur vertu sur la société de leur temps.

C'était merveilleux de l'entendre encore, à l'âge avancé quelle avait, décrire les fêtes, les réunions et les cancons des salons de sa jeunesse. La gracieuse revue qu'elle évoquait de ces belles dames et des brillants cavaliers de son temps auxquels seule elle survivait! Vous vous sentiez charmé tout d'abord par cette voix sympathique, et l'esprit s'en mêlant bientôt, il vous semblait les voir s'agiter et causer devant vous, ces chères ombres du passé.

Remarquée par M. le Dr. Augustin Mercier, elle lui accorde sa main en 1816. M. Mercier arrivait d'Europe chargé de diplômes universitaires et nous revenait avec le titre enviable et honorable de membre du collège Royal des chirurgiens de Londres, où il avait été agrégé le 5 mai 1815.

Pendant les sept années de bonheur et de ménage que Dieu leur accorda, ils virent leur union bénie par la naissance de cinq enfants, dont il ne reste que deux survivants, Mesdames Edouard DeBlois, et Faucher de St. Maurice. Mais ils étaient trop heureux pour que leur félicité durât longtemps, et la mort jalouse vint jeter son ombre fatale entre les deux époux en 1823.

Restée veuve à l'âge de vingt-huit ans, dans toute la plénitude de sa beauté, Mme Mercier sut montrer combien la perte qu'elle venait de faire était irréparable en ne songeant plus qu'à l'éducation de ses enfants, sur lesquels elle concentra les trésors de bonté intelligente que vous lui avez connus.

Durant les quarante-huit ans qui ont suivi la mort de son mari, sa vie s'est écoulée à prodiguer sur son chemin le surplus d'une charité trop abondante pour se restreindre au seul petit cercle de sa famille. Tout en offrant le bel exemple de ses vertus à ses petits-enfants, à mesure qu'elle les voyait surgir et croître autour d'elle, sa main qui les bénissait trouvait le temps de s'éloigner de leur front pour sécher les larmes du pauvre qui passait. Cela sans bruit et sans ostentation, en sorte qu'on ne savait laquelle on devait la plus admirer, ou de sa modestie ou de son inépuisable charité.

C'est après une carrière de soixante-dix-neuf années 3 mois et 1 jour (elle était née le 13 mars 1792), ainsi embellie par tous les dévouements, qu'elle s'est endormie du sommeil de la mort, le vingtième jour du mois dernier, chez son gendre, M. Faucher de Saint-Maurice.

Groupés autour de sa tombe, deux enfants, vingt-cinq petits enfants, un arrière petit-fils et un grand nombre de parents et d'amis, déplorent aujourd'hui sa perte avec tous les regrets qu'elle a su mériter. Moi-même, agenouillé au pied de ce cercueil muet, je me suis involontairement rappelé les lignes touchantes qu'Arthur de Boissieu écrivait tristement un jour des morts :

« Je songe à ceux que l'inexorable mort a retranchés de moi ! les cœurs qui m'étaient si tendres ont cessé de battre, et les yeux que j'aimais tant se sont éteints pour jamais. Il me semble qu'autour de moi flottent comme des ombres légères les soutiens de mon enfance et les amis de ma jeunesse. Ils me comprennent, me voient et m'entendent. Je leur parle des temps passés, où nous marchions côte à côte, heureux de vivre ensemble et de rire à l'espérance; ils me parlent du temps futur où nous serons à jamais réunis dans la joie des amours sans fin et la paix des cieux sans orages. »

J. M.

UN MIRACLE.

On écrit de Rome, le 27 mai, à la *Correspondance de Genève* : Quelqu'un a dit cette profonde parole : « Jamais la rage de l'enfer n'est plus grande que lorsqu'il plaît à Dieu de se faire voir aux hommes. » Rien n'est plus vrai et plus souvent démontré par des exemples.

On ne parle ici, depuis hier, que d'un miracle dont toute la ville de Rome est témoin. Il s'agit d'une image de la très-sainte Vierge, placée au-dessus de la porte du couvent de St. Chrysogone, au Transtévère, et qui, au témoignage d'une multitude qui stationne sur la place, remue les yeux.

Une image de la Vierge qui se mêle de faire un miracle ! dévinez, si vous le pouvez, les hurlements de fureur de la presse athée, ses ricanements et ses blasphèmes. Sa rage est d'autant plus grande que cette image sainte, en faisant un miracle, ne proclame pas seulement la puissance et la miséricorde de la Très-Sainte Vierge, mais célèbre du même coup la gloire de Pie IX, cet illustre glorificateur de Marie.

Voici comment. Personne n'ignore que le Saint-Père, si persécuté par la perversité des hommes, est, en revanche, favorisé des grâces les plus insignes de Dieu. Déjà, en plusieurs occasions, la bonté divine lui a communiqué la vertu de guérir des malades condamnés par la science. Or, l'image en question a été placée sur la porte d'un hospice bâti par la princesse Odescalchi, en mémoire et en reconnaissance de sa guérison opérée instantanément, il y a six ans, par les prières et les bénédictions de Pie IX. A côté de la Vierge il y a deux autres images, celle d'un saint Trinitaire que la princesse avait invoqué, et celle de Pie IX, dans l'attitude de la prière. Le peuple appelle communément cette image de la Vierge la *Madonna del Papa*. Voilà le second et plus violent motif de la fénéme dite la presse révolutionnaire s'est sentie transportée à la nouvelle de ce miracle. Plus il est évident, plus il est attesté par la multitude qui, dès le matin, encombre la place de Saint-Chrysogone et ses abords, plus s'exalte la fureur des journaux.

« Je me suis rendu sur les lieux, et voici ce qui m'a été ra-

conté par un très-grand nombre de témoins. Une pauvre mère, dont les Florentins avaient enlevé le fils pour la conscription, était venue tout éplorée à l'église des Pères Trinitaires pour y chercher quelque consolation et les forces dont elle avait besoin pour supporter le coup cruel qui la frappait. En sortant de l'église, elle jette les yeux sur la Madone et s'écrie : « O Mère toute puissante, quand donc nous délivrerez-vous de ces brigands qui nous arrachent nos enfants pour les pervertir ? »

« Au même instant elle tombe à genoux et pousse un grand cri. Les personnes qui, en ce moment, traversaient la place, s'arrêtent et se mettent à montrer à tous ceux qui arrivaient, la sainte image dont les yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour. Le peuple, à ce bruit, accourt de toutes parts, et depuis lors la place ne désemplit plus. On illumine la façade de l'édifice dans laquelle est encastrée la sainte image, et l'on n'entend de tous les côtés que ce mot bien fait pour allumer le dépit et la rage de nos libérateurs : « *La Madonna del Papa ha fatto un miracolo.* »

Plusieurs fois la police piémontaise a tâché de disperser la foule; celle-ci s'obstine, et la place est pleine nuit et jour; et les cierges allumés, placés par le peuple tout autour de la Madone, sont sans cesse renouvelés; et le peuple que la tyrannie de la liberté révolutionnaire a poussé à bout, espère et dit à haute voix que ce miracle est le premier signal de la délivrance. Les hommes instruits partagent cette espérance des classes populaires. Tout le monde voit, dans ce fait extraordinaire, une nouvelle marque des grâces dont le Seigneur comble en tous temps son Eglise. C'est pour les Romains un motif particulier de joie que la puissance divine ait, cette fois-ci, choisi pour se manifester, cette image de la Vierge, auprès de laquelle se tient agenouillé et transfiguré par la prière, le *vrai Pape de la Madone*.

« A cette occasion, on se raconte tous les prodiges opérés par le Saint que Dieu a placé à la tête de son Eglise, et, au milieu des tristesses qui accablent tous les cœurs, ces souvenirs font concevoir pour l'avenir les plus consolantes espérances. »

ROME.

Un correspondant écrit le 4 juin :

Je vous confirme ma lettre d'hier au sujet du départ de Civita-Vecchia pour Toulon, de la corvette pontificale. Seulement, j'ajoute un détail que le Saint-Père avait tenu secret : l'Immaculée Conception emporte des caisses remplies de vases sacrés et d'ornements envoyés aux églises de Paris, dévastées et pillées par la Commune. Pie IX a pris soin lui-même de choisir ces vases et ces ornements dans le trésor de la chapelle Sixtine. Il a aussi fait prendre, chez les argentiers de Rome, des calices, des ostensoirs, des ciboires d'or et d'argent, qu'il a joints à ses envois. Enfin, il a voulu que les pauvres ne fussent pas oubliés, et s'est empressé de leur envoyer une somme considérable, disant : « Je donne ce que j'ai sous la main, mais ce n'est qu'un commencement; je voudrais pouvoir soulager toutes leurs misères. »

Pie IX parle souvent de l'archevêque de Paris et se fait lire les dépêches que le nonce, Mgr. Chigi, a ordre de lui envoyer. Cependant, aucun des événements dont Paris a été le théâtre ne l'a surpris. On eût dit qu'il entendait des récits d'une histoire déjà connue. Il a ordonné que le 6, lundi, une messe solennelle de *Requiem* serait célébrée en l'église de Ste. Marie in Traspontina, pour le repos de l'âme de Mgr. l'archevêque de Paris et des victimes de la Commune. On devra dire à la messe l'oraison *pro martyribus*.

Le journal *La Capitale*, annonçant que l'ex-empereur des Français a écrit au Pape, donne aujourd'hui à peu près tout le contenu de la lettre. En substance, Bonaparte fait valoir les services rendus au Saint-Siège, accuse l'ingratitude des Jésuites (?) et promet de faire ce qu'il pourra pour le Pape, quand lui, Napoléon, sera rétabli sur le trône. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette prétendue lettre est une grossière imposture; mais je sais que le comte de Chambord est en correspondance privée avec Pie IX, et qu'un évêque très-dévoué au futur roi de France, adresse au Vatican des rapports détaillés sur la disposition du prince et de ses amis.

En Italie, tout est prêt pour une levée de boucliers contre le gouvernement de Florence, et tenez pour certain que le roi Victor-Emmanuel est en ce moment très-menacé. Il y a trois questions qui, tout en préoccupant beaucoup l'opinion, portent dans leurs flancs la solution de la question romaine.

LE PÈRE HYACINTHE.

ROME, 11 juin.

On a célébré ce matin, en l'église de Saint-Louis-des-Français, un service solennel pour le repos de l'âme de Mgr. Darboy et des autres victimes de la Commune. Le P. Hyacinthe se trouvait dans l'auditoire et attirait tous les regards. Il était vêtu en laïque, redingotte noire, pantalon noir, chapeau rond. A ce sujet, il vient d'arriver un fait très-regrettable !

Le P. Hyacinthe a ici un ancien condisciple, un ancien ami, le R. P. Rouard de Card, dominicain : celui-ci, n'écouterait que son cœur, l'est allé trouver et lui a parlé avec une onction et une tendresse extrêmes, l'invitant à se réfugier à Sainte-Sabine, à prier, à demander à Dieu des lumières et la force de prendre une grande résolution.—Je vous répondrai demain, dit le P. Hyacinthe. En effet, le lendemain, le P. Rouard de Card recevait une lettre où l'ex-carême se déclarait vaincu, attendri et demandait qu'on lui préparât une cellule. Jugez de la joie du dominicain. Cependant, il s'agissait d'introduire un étranger, que dis-je ? un apostat dans la communauté, et d'obtenir les pouvoirs nécessaires pour l'absoudre, le cas échéant, des censures ecclésiastiques. Le révérendissime général Jandel, consulté, en référa au Pape, qui manda près de lui le R. P. Rouard de Card et lui accorda toutes les facultés voulues. Mais quels ne furent pas la douleur et l'étonnement du pieux dominicain ! La nouvelle s'était ébruitée, et le pauvre Hyacinthe, mécontent, écrivait pour dire qu'il renonçait à son projet et qu'il ne pouvait supporter l'inquisition dont il était l'objet.

Hélas ! ceci prouve que le P. Hyacinthe est encore loin du bercail. Espérons cependant. Le R. P. Rouard de Card m'a dit, il y a plusieurs mois :—*Il reviendra !*

ETAT ACTUEL DE L'HOTEL-DE-VILLE.

La rage des incendiaires de la Commune semble avoir choisi de préférence ceux des monuments de Paris qu'on pouvait regarder comme les jalons de notre histoire nationale.

Les Tuileries, le Louvre, le Palais-de-Justice, l'Hôtel-de-Ville, ces merveilles de l'art français à toutes les époques, n'ont pas trouvé grâce devant la horde maudite.

Nous ne saurions trop le répéter avec M. Frédéric Fort, rédacteur du *Bien public* : « Ce n'est pas seulement à l'histoire de Paris, mais à l'histoire de la France entière, que l'Hôtel-de-Ville était lié. Depuis l'émeute des Maillotins, en 1358, bien des émeutes, fatales non-seulement à Paris, mais à la France, ont passé par la même place. Cependant l'Hôtel, dont Pierre Viole posa la première pierre en 1533, et qui fut achevé dans les premières années du dix-septième siècle, a vu d'autres événements. »

Après les fureurs de la Ligue et les horreurs d'un double siège, Paris ne marchandait pas son obéissance au premier Bourbon. C'est à l'Hôtel-de-Ville qu'il fit son entrée. Etranges retours de la destinée ! c'est là, peut-être dans la même salle du Trône, que Bailly, le 17 juillet 1789, présenta Louis XVI au peuple, et que le souverain, abandonnant le panache blanc de son aïeul, se para de la cocarde tricolore. Quelques jours après, les 172 commissaires des sections s'y installaient; de là sortait le signal du 20 août. Désormais, toute pensée révolutionnaire aboutit là comme à son centre, et part de là comme de son foyer.

Le premier Comité de salut public y établit sa sanglante dictature. Du cabinet vert, réuni plus tard à la salle du Trône, Robespierre domine la Convention et la France. C'est là qu'il succombe avec ses amis dans la journée du 9 thermidor.

Successivement, le Consulat, l'Empire et la Restauration, agrandissent l'Hôtel-de-Ville. On y fait plus de politique : on y donne des fêtes. En 1810, Bonaparte y reçoit Marie-Louise; le parvenu corse fête la fille des Césars dans le palais du peuple. En 1821, Paris y célèbre le baptême du duc de Bordeaux; en 1825, le duc d'Angoulême revenant d'Espagne, et Charles X revenant de Reims.

Cinq ans s'écoulent, et du même balcon où Bailly avait présenté Louis XVI, La Fayette montre Louis-Philippe en disant : « Voilà la meilleure des Républiques ! »

L'un et l'autre, sans doute, étaient sincères; mais la tâche était au-dessus de leurs forces. C'eût été bien assez pour un roi de faire la meilleure des monarchies. Aussi, dix-huit ans passés, le peuple se retrouvait encore sous les mêmes fenêtres acclamant le gouvernement provisoire. « La populace sublime » ne se contente pas de la République, elle veut la révolution, c'est-à-dire le renversement social; le drapeau tricolore ne lui suffit plus, elle veut le drapeau rouge.

Lamartine, repoussant Pignoble loque, fut véritablement grand. Du même balcon tomba cette parole : « Le drapeau rouge n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple; le drapeau tricolore a fait le tour du monde. »—Immortelle condamnation des prétentions démagogiques.

Hélas !—comme le rappelle notre confrère, dont nous citons volontiers les pages éloquentes,—ces prétentions poursuivirent leurs sanglantes chimères. L'Hôtel-de-Ville vit un instant, le 15 mai, Barbès et Blanqui, chefs d'un parti qui avait déjà résolu la destruction du monument. Aux néfastes journées de juin, l'intrépidité d'une poignée de combattants put seule le sauver. Le général Négrier, tombé sous les balles insurgées, y rendit le dernier soupir.

Là, vint le 13 août 1854, la reine d'Angleterre; puis, successivement, tous les souverains qui visitèrent Paris, laissant au palais leurs dons royaux, témoignages d'admiration pour la grande cité.

N'est-il pas, enfin, dans toutes les mémoires, ce jour où, devant un trône plutôt abandonné que détruit, le peuple, de toutes les classes et de tous les rangs, vint encore sur cette même place proclamer un gouvernement nouveau. Pas un coup de feu tiré, pas une goutte de sang versé; seulement quelques écussons brisés. Mais, hélas ! on a pu voir aussi, comme un signe de l'avenir, un homme ceint d'une écharpe rouge porté là de sa prison par un flot de la « populace sublime. »

Peu après, des mots étranges sont prononcés.

On parle de Commune et de Salut public, et ces paroles semblent d'abord un écho lointain de la grande tourmente. Du 4 septembre au 31 octobre, au 22 janvier, au 18 mars, la marche n'est pas longue; moins longue encore du 18 mars au 24 mai.

« La populace sublime » avait vaincu; elle avait la toute puissance dans Paris consterné, puis enchaîné. Mais ceux qui suivaient les actes et avaient vu réquisitionner, en vingt-quatre heures, toutes les matières incendiaires, et choisir dans cette tourbe et organiser en corps les plus audacieux, les plus inflexibles, les plus criminels, présentant des choses inouïes, n'avaient pas songé que la rage et le cannibalisme s'attaqueraient aux pierres, que le palais du peuple comme le palais des rois aurait le sort de la colonne.

L'Hôtel-de-Ville, le lieu sacré de la dictature jacobine, le lieu sacré aussi des franchises dont ils s'étaient fait un drapeau ! la destruction s'y est exercée dans sa plus complète férocité. Aux flammes tous ces souvenirs !

C'étaient des souvenirs de gloire et d'admiration, des souvenirs patriotiques. Aux flammes ! « le nouveau genre humain » ne veut pas de patrie.

C'étaient des souvenirs de la cité, son histoire, sa vie même. Aux flammes ! « le nouveau genre humain » ne veut pas de cité.

C'étaient des souvenirs de l'art ! aux flammes ! « le nouveau genre humain » n'a pas souci du beau. Plus d'artistes ! partout le niveau de la barbarie.

C'étaient, enfin, les souvenirs des familles. Aux flammes ! aux flammes ! « le nouveau genre humain » n'a pas d'état civil, il ne veut pas de la famille.

—Répondez !—ont-ils dit ;—commandement sinistre !

Et le pétrole a été répandu dans la Salle du Trône où se trouvaient les sculptures de Biard et de Bodin; dans la Salle du Zodiaque, décorée par Jean Goujon et par Coigniet; dans la Galerie de pierre, où avaient travaillé Lecomte Baudin, Desgoffes, Hédouin et Bellel; dans le Salon des Arcades, dans le Salon Napoléon; dans la Galerie des fêtes; dans le Salon de la Paix où l'on voyait les œuvres de Schopin, de Picot, de Vauchet, de Jardin, de Gérard, d'Ingres, de Landelle, de Riesener, de Lehmann, de Grosse, de Benouville, de Cabanel. Et les flammes ont tout dévoré.

—Et maintenant,—dit M. Lefort en terminant,—plus rien que des murs noirs, calcinés, rongés, croulants; un énorme trou béant où sont entassés pêle-mêle poutres, bronzes, marbres et peintures, moellons et chefs-d'œuvre, les débris de ce qui fut l'Hôtel-de-Ville. Et sur quelques pas de murailles, dans les niches éventrées, sur les colonnes brisées, quelques figures de pierre, images isolées d'hommes illustres. Autrefois, ils semblaient appeler la foule au spectacle de leur œuvre; maintenant ils tournent le dos à ces ruines que leurs vertus et leur gloire ont été impuissantes à prévenir.